

TONTON BOBBY

Par Théodore DREISER (Traduit de l'anglais par F. H.)

Il est peu d'écrivains, aux Etats-Unis depuis vingt ans, qui aient été aussi ardemment discutés, combattus, bafoués, méconnus, que l'auteur de Sœur Carrie, pour n'avoir pas respecté dans ses livres cette « moralité » de convention et d'hypocrisie qui, selon les bonnes gens d'Amérique et d'ailleurs, maintient l'équilibre du monde. La page que voici est empruntée à un livre de Théodore Dreiser que nous lirons bientôt en français, Douze Hommes; c'est, à notre connaissance, la première qui soit publiée chez nous. — (L. B.)

.....Dans la même commune vivait, à une certaine époque, un homme du nom de Moore, qui avait été en son temps éplucheur de tabac ; plus tard, par suite d'une blessure à la main, il était devenu savetier, et un savetier assez misérable sinon sans ressources. M. White le connaissait depuis l'enfance et avait été témoin, diverses fois, de ses nombreuses vicissitudes ; il l'avait suivi, par exemple, depuis l'époque où il se faisait quinze à vingt francs par jour — bon salaire dans cette région — jusqu'au moment où, son attirail de bouif au dos, il s'était vu réduit, dans ses vieux jours, à gagner sa croûte comme chemineau, en rapetassant les souliers dans la campagne. A l'époque en question, l'ex-éplucheur de tabac en était réduit à l'humble condition de Tonton Bobby Moore, pauvre savetier presque oublié, dont peu de gens connaissaient le passé. Seuls, quelques amis lui restaient, auprès desquels il passait la plus agréable partie de l'année, du printemps à l'automne. Ainsi, il avait l'habitude de commencer son pèlerinage annuel par une visite d'une dizaine de jours chez M. White, où il s'installait à raccommo-der les souliers de toute la famille. De chez eux, il se rendait à quatre lieues de là, chez d'autres amis, où il se régalaient des fruits qui commençaient à mûrir délicieusement et en abondance. Puis il allait voir un fermier de sa connaissance qui demeurait encore plus loin, sur les bords du Missouri, où il se livrait chaque année à la pêche ; ainsi de suite, tout doucement, jusqu'à ce qu'il atteignît une région riche en pressoirs à cidre, où il achevait l'automne. Après quoi, l'hiver mettait fin à ses voyages, en attendant qu'il pût recommencer sa singulière tournée, au printemps suivant, par M. White. Naturellement le vieux patriarche le connaissait bien et l'aimait fort.

Avec l'âge, Tonton Bobby vit le moment où, même par ce moyen et malgré tous ses efforts, il pourrait à peine gagner de quoi se nourrir pendant tout l'hiver, qui durait presque six mois, bien qu'il trouvât, de temps à autre, logement et nourriture gratis. Il était devenu trop invalide. Désirant ne point être à charge à ses amis en prolongeant chez eux son séjour, il finit par aller trouver le patriarche.

— Je viens vous trouver, M. White, dit-il, parce que je ne pense pas pouvoir désormais me suffire durant l'hiver. Ma main me fait bien mal et je me fatigue vite. Je voudrais savoir si vous ne pourriez pas m'aider à entrer à la ferme hospice, pendant les mois d'hiver, tout au moins. L'été, je peux encore me tirer d'affaire, je crois.

Bref, il ne cacha pas qu'en été, il préférerait être libre, afin de pouvoir rendre visite à ses amis et jouir encore de ses dernières années.

Le vieux patriarche, visiblement ému par cette prière,

le prit par le bras et l'emmena au Palais de Justice, où siégeait alors le juge qui devait se prononcer en pareils cas, en lui disant : « Allons-y, Tonton Bobby. Je vais voir ce qu'on peut faire pour vous. Votre vieillesse ne devrait pas connaître de tels soucis — après tous les efforts que vous avez faits pour vous suffire à vous-même. » Peu d'instant après, il entra comme une bombe dans la salle d'audience où l'on jugeait une affaire, et, conduisant à pas comptés son protégé vers le tribunal, ce qui interrompit la procédure, il interpella le juge :

— M. le Président, je voudrais que vous entendiez cette affaire spécialement. Elle est d'une haute importance et vraiment lamentable, je vous assure.

Ebahis, les spectateurs se taisaient pour prêter l'oreille. Le juge, un de ses vieux amis qui l'estimait beaucoup, considérait d'un œil grave ce nouveau témoignage d'excentricité.

— De quoi s'agit-il, M. White ? demanda-t-il.

— M. le Président, répliqua celui-ci avec son éloquence la plus convaincue, l'homme que voici, que vous le sachiez ou non, est un ancien et honorable citoyen de ce comté. Il y a passé presque toute son existence et n'a pas cessé un seul jour de gagner sa vie honnêtement. Ces personnes, dit-il en parcourant du regard l'assistance qui écoutait, peuvent témoigner si, oui ou non, il était un des meilleurs éplucheurs de tabac du comté. Mayhew — s'interrompit-il en s'adressant à un spectateur assis à l'un des bancs — vous savez si Bobby n'a pas toujours gagné honnêtement sa vie. Parlez sans feinte. Dites-le au tribunal ; est-ce vrai ?

— Oui, M. White, dit vivement Mayhew. C'est vrai.

— Morrison, interpella-t-il en se tournant d'un autre côté, où se trouvait un vieux paysan, que savez-vous de cet homme ?

Morrison allait répondre lorsque le juge s'interposa.

— La Cour, M. White, sait que c'est un honnête homme. Mais que lui demandez-vous ?

— Voici, M. le Président, reprit impassiblement le discoureur, s'abandonnant à son penchant oratoire, sous les regards de l'assistance qui souriait, cet homme a toujours gagné sa vie honnêtement, jusqu'au jour où il se blessa la main, il y a un certain nombre d'années ; depuis lors, il a eu de la peine à se suffire à lui-même et il s'est fait raccommodeur de souliers pour vivre. Mais il devient si vieux qu'il ne peut plus gagner grand'chose même à ce métier, sauf au printemps et en été. C'est pourquoi je vous l'amène, pour que vous lui trouviez une place à l'hospice du comté. Je voudrais que vous rédigez une ordonnance qui lui permit d'entrer dans cet établissement, afin que je l'y conduise et puisse m'assurer qu'il y sera bien.

— Très bien, M. White, répondit le juge avec un coup d'œil sur les deux personnages arrêtés au milieu de la salle, il en est ainsi ordonné.

— Mais M. le Président, continua-t-il, il est une exception que je désirerais que vous fissiez dans son cas. M. Moore a quelques amis chez lesquels il aime à passer un moment en été, et qui aiment également à l'avoir chez eux. Je voudrais qu'il eût la permission de l'été pour aller les voir et venir chez moi.